

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande

Band: 63 (1925)

Heft: 31

Rubrik: Lo vîlhio dèvesâ

Autor: [s.n.]

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 19.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

PARAISSANT LE SAMEDI

Rédaction et Administration :

Imprimerie PACHE-VARIDEL & BRON, Lausanne
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à

l'Agence de publicité : Gust. AMACKER
Palud, 3 — LAUSANNEABONNEMENT : Suisse, un an Fr. 6.—
six mois, Fr. 3.50 — Etranger, port en sus.

ANNONCES

30 cent. la ligne ou son espace.

Réclames, 50 cent.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

LETTRE D'UNE FIDÈLE ABONNÉE

M..., 27 juillet 1925.

Monsieur le Rédacteur,

Ah ! les hommes — le sexe fort — n'ont point tant sujet de faire les fiers. Ils nous accusent à tout propos, nous autres femmes — le sexe faible — d'être des babillardes.

Soit, certaines de mes sœurs ont, comme on dit, le fil de la langue bien coupé. Ce qu'elles peuvent causer — causer souvent pour ne rien dire — est extraordinaire.

J'en ai vu qui avaient les deux bras pesamment chargés de paniers de marché, babiller, bâiller sans repos. Elles ne pouvaient réciprocquement attendre que l'une ait fini de parler pour prendre la parole, et je crois bien que chacune traitait un sujet différent de celui de son interlocutrice. Un moment, pourtant, elles posèrent leurs paniers à terre pour pouvoir mieux gesticuler. Et les passants, naturellement, de devoir laisser la place à ces dames et de descendre sur la chaussée. Vingt fois, je crus qu'elles allaient se séparer, mais vain espoir, ça recommençait de plus belle. « Ma chère » par ci, « Ma chère » par là. Et il fallait voir la mimique, exprimant tour à tour l'admiration, la pitié, le dégoût, l'indignation, et que sais-je.

Je gage que dans ces tentatives de départ, de faux-départ serait plus juste, elles se disaient : « Hé, mon té ! déjà midi moins le quart ? Et mon dîner qui n'est pas sur le feu ! » C'est jour de marché.

Vous voyez, Monsieur le Rédacteur, que je n'épargne pas mes sœurs et que je sais reconnaître leurs défauts, petits ou grands. Toutefois, il faut aussi reconnaître la justesse de la parole du fabuliste, dans la fable de « La femme et le secret », où après avoir spirituellement et malicieusement plaisanté ces dames sur la difficulté qu'a le beau sexe à « tenir sa langue au chaud » et à garder un secret, il termine, disant : « Mais je connais, à ce sujet, bon nombre d'hommes qui sont femmes ! »

Ah ! certes, oui. J'en eus la preuve l'autre jour. Deux messieurs sont restés à causer, sur le trottoir, plus de trois quarts d'heure. Je les voyais de ma fenêtre. Que pouvaient-ils bien se raconter, si longuement ? Je me le demande. Et, pour leur laisser aussi la place, les autres passants étaient obligés de descendre sur la chaussée.

Oh ! croyez bien, Monsieur le Rédacteur, que ce ne sont pas de mauvais sentiments qui m'ont dicté ces lignes. Je tenais seulement à faire constater le fait, afin de montrer que le babillage est un défaut dont la femme n'a pas le monopole.

Et, maintenant, sans rancune, j'espère, et croyez aux bons vœux que je forme pour la prospérité de notre cher *Conteur*.

Votre fidèle abonnée,

Suzanne P.

Les bons domestiques. — La scène se passe au bureau de placement. Une dame pose des questions à une cuisinière sans place.

- Où avez-vous servi en dernier lieu ?
- Chez un aveugle.
- Pourquoi l'avez-vous quitté ?
- Parce qu'il était trop regardant.



LOU LAR È L'ESSI

(Patois du Chenit)

*Aou Campou¹, tot sommeliè;
L'ellious² a pain' on ôu,
E la bruchon dè bôu
Su lou l'haut dè Tsomeliè³.
Portan tsértsè fortuna
On certain Djan Croyè;
L'aibérquè avoué tsèrè
Quiri daou bôu dè lena.
Po grimpâ la tsérârè,
Que no min' à Molè⁴,
Fô dzèrè, bré dè fê,
E daou sohliou à revalandrè.
Aou pe rai de la painta,
L'essi daou grô tsèrè,
Que sin coum' a segré,
Ne peu quiâjé' sa pliainta :
« No sèrè prai, te vèrè vâi;
L'è ma faï vâi, Crôuyou vodaï!»
Daousamè la résseta,
D'ouna man manayta,
Que jamé ne traînbla,
A déguelié fuvetta.
Lou lârè dza sè hliainè
Po tsèrdjé son sétson,
Quan daou naï dè bosson,
On foratâi déguiaînè.
Djan reprè lè tsevelliè
E trassè coum' on fôu
Avô lè rebedôu.
Lè ruvè anseurtsélâyè
Fan dè sô épouâir ;
Dè l'essi, to lou tè,
S'ôyon foué lè pyoulâyè:
« Lou savé bin, lou dezé bin;
Vyelou cōuquin, sè tè vin bin ! »...
L'essi, lè là conchaïnce,
Que no tsequiènè tui;
Benaïraou qu' a pachaïnce
D'ècaoutâ sè z'avi.*

A. P.

LE LARRON ET L'ESSIEU

Au Campe tout sommeille,
L'écluse à peine on entend,
Et le bruit sourd du vent
Sur le haut des Chaumilles.
Pourtant cherche fortune
Un certain Jean Croyet;
Il s'embarque avec charret
Chercher du bois de lune.
Pour grimper la charrière
Qui nous mène aux Mollards,
Il faut jarret, bras de fer,
Et du souffle à revendre.

¹ Le Campe, hameau du Brassus.² Les Charmilles, contrefort du Mont-Tendre.³ Les Molards, mayens du Campe.

Au plus raide de la pente,
L'essieu du gros charret,
Qui suit comme à regret,
Ne peut taire sa plainte:

« Nous serons pris, tu verras voir;
C'est ma foi bien vrai, maudit sorcier! »

Doucement la « sciette »,

D'une main maniée

Qui jamais ne trembla

A abattu petit sapin.

Le larron déjà se baisse

Pour charger son « séchon »

Quand, du « noir » des buissons,

Un forestier sort vite.

Jean reprend les chevilles

Et court comme un fou

En bas les « raidillons ».

Les roues ensorcelées

Font des sauts effrayants ;

De l'essieu, tout le temps,

L'on entend fort les piaulements :

« Je le savais bien, je le disais bien ;
Vieux coquin, ça te vient bien ! »

L'essieu, c'est la conscience

Qui nous chicane tous.

Bienheureux qui a patience

D'écouter ses avis.

N. B. — La fable ci-dessus date d'un siècle au moins. Convient-il d'y voir une variante comible d'un thème de peuples divers, ou une adaptation de *La Conscience de Stop* ?

ABBAYE DES VIGNERONS

LIVRET DE 1795.

Nous reproduisons de la *Terre Vaudoise*, qui eut la bonne fortune de se le procurer, l'intéressant document que voici :

*Discours prononcé par l'Abbé
au Couronnement des Vignerons.*

Ln'est point en Europe de fête périodique plus intéressante que celle que nous allons célébrer. Il n'est point d'époque plus heureuse pour cette célébration que celle qui nous rassemble aujourd'hui : c'est celle de la paix qui vient de se conclure entre la République française et la Maison d'Autriche. — C'est surtout celle de la paix dont nous avons joui jusqu'à présent par la prudence, et la tendre sollicitude de notre Gracieux Souverain. Car pendant que nos voisins voyoient leurs vignes arrachées, leurs champs couverts de sang et de carnage, leurs maisons pillées et brûlées, nous mangions tranquillement notre pain à l'ombre de nos arbres couverts de fleurs et de fruits, nous vendangions et pressions nos raisins en paix. — Nos maisons, nos villes, nos campagnes rétentissaient de chants de joie et d'allégresse. Oh ! que nous serions heureux, si nous sentions toute l'étendue de notre bonheur !

La Fête que nous allons célébrer avec toute la pompe et la décence qui lui convient. Cette Fête embellie par la présence de nos voisins qui viennent en foule participer à notre bonheur, par celle de notre cher et très-honoré Seigneur Bailly, a pour but principal d'encourager l'agriculture, en couronnant publiquement les honnêtes cultivateurs, qui par leur bonne conduite et leurs travaux assidus, ont fait rapporter à leurs fonds tout ce qu'ils pouvoient produire, et ont par là